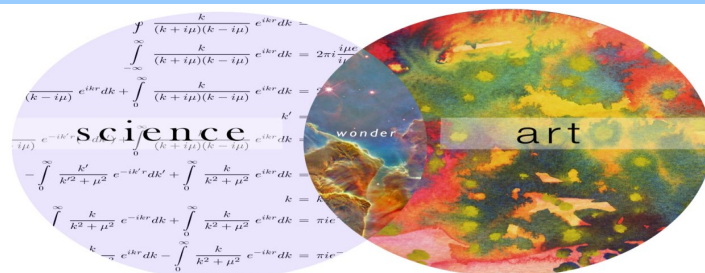


Y a-t-il une articulation de la science et de l'art ?

Denis Prost

Toute l'histoire de la Science est caractérisée par un dégagement d'une gangue, un effort de séparation des pseudo-savoirs. La connaissance est à ce point sécurisante, qu'elle s'affirme comme telle alors qu'elle ne l'est pas. Et cette illusion n'a pas disparu aujourd'hui, loin de là.



LA SPECIFICITÉ DE LA SCIENCE : LE CONCEPT

Au sens strict, la Science est caractérisée par le concept. Acte du psychisme qui perçoit un objet dans son essence, le concept est un acte psychique adapté. Tout commence avec le processus de nomination. Nommer donne un sentiment de possession de la chose nommée, le sentiment de pouvoir agir sur cette chose, la modifier, plus simplement, de s'en débarrasser en la mettant dans un tiroir mental. Le rangement, qui peut être maniaque, est un ensemble de réflexes face à la peur. Le concept est un effort de limitation et c'est dans cet effort qu'il trouve son sens. Il dit que ceci n'est pas cela. Un chat n'est pas un chien. Deux, ce n'est pas trois etc. La limite, en supprimant le flou, évite les invasions du psychisme par des corps étrangers. La classification des sciences s'est faite, depuis Auguste Comte, en fonction de leur approximation conceptuelle. La science première est la science mathématique. Comme elle est purement mentale, il lui est relativement facile de se donner des objets uniquement conceptuels. Elle est simultanément l'acte de concevoir et le concept, l'adéquation de ces deux êtres étant son principe. Au cours de son histoire, elle a dû cependant s'abstraire d'une gangue concrète. L'on apprendait aux enfants que les triangles avaient une base, la droite horizontale qu'ils avaient sur leur cahier.

Or cette base n'était qu'un repère corporel. Les triangles n'ont pas de base et leurs propriétés sont indépendantes de tout rapport au corps. Le triangle n'est pas perçu par la vue mais par l'esprit. La petite flèche qui, dans le calcul intégral, tend vers le zéro ou vers l'infini, n'est pas un concept car elle n'a pas de limite. Je peux diviser un segment en quantités de plus en plus petites, tendant vers l'infiniment petit. Le nombre de ces quantités est de plus en plus grand au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'infiniment petit et donc du néant (le zéro). Mais le néant n'est jamais atteint. Il y a un sens à dire que le segment est la somme infiniment grande de quantités infiniment petites, l'infiniment grand et l'infiniment petit ayant collaboré dans la désignation d'un segment, c'est-à-dire d'un concept de la géométrie. C'est le degré d'approximation qui permet de classer les sciences. Après les Mathématiques viennent les sciences de la matière inerte (Physique), puis les sciences de la matière vivante (Biologie, Médecine, Pharmacie) puis les sciences dites « humaines » (Éco-nomie, Psychologie, Sociologie). En continuant dans le même sens, l'on arrive à un point de rupture. Car il y a des activités ou plutôt des questions qui ne peuvent pas laisser indifférent, quoiqu'elles ne puissent se résoudre par le concept. Plus exactement, il ne s'agit pas ici de résolution mais de satisfaction. L'activité conceptuelle est à ce point satisfaisante qu'elle ne peut s'arrêter et

cherche à plier toute réalité à ses exigences. Ainsi en est-il des preuves de l'existence de Dieu. Dieu est d'une telle importance, et nous souhaitons tellement qu'il existe un Dieu bon, que les philosophes se sont évertués à le prouver. Il fallut toute la sagacité de Kant pour percevoir l'inanité de ces tentatives.

Le concept est « souvenir de ressemblance » (Carnap). Toutes les fois que j'ai un acte conceptuel, c'est que je me souviens d'une situation passée, qui était semblable à cette situation présente. Je nomme un chiffre parce que sa figure est semblable à cette figure apprise autrefois.

Mais nous voyons que, dans ces conditions, le concept sera une tendance au concept. Le désir

L'INFINI, L'INDIVIDU, LA CRÉATION

Il n'y a qu'un inconceptualisable : l'infini. Les autres, le Désir, la Liberté, la Création en sont des problématiques dérivées. Le concept vient à l'être par son effort de limitation. L'infini est, en son principe, sans limite. Il est donc l'exact contraire du concept. L'infini n'est pas un concept, il ne peut pas être conçu ; cependant, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, il peut être un outil. Il peut être utilisé (dans le calcul intégral inventé par Leibniz) alors qu'il est inconceptualisable. L'on ne peut dire que l'infini soit la négation du fini, du moins n'est-il pas que cela. « Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau » disait Bau-

delaire. Même négation sur l'inconnu que sur l'infini. Une négation exclut une proposition en ouvrant un champ de possibilités. Je dis que $2 + 2 = 5$ est une proposition fautive. Le faux reconnu comme faux me fait entrer dans le domaine du vrai. Mais je peux dire aussi que $2 + 2 = 31$ est une proposition tout aussi fautive. Le vrai n'est pas l'exact. Par élimination méthodique d'un ensemble de propositions fautes, je vais parvenir à l'exact $2 + 2 = 4$. Mais cette élimination se fera dans un domaine de connaissance prédéterminé, c'est-à-dire fini, c'est-à-dire encore conceptuel. Le vœu de Baudelaire « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau » confronte à une perspective en abîme, l'exigence de l'absolue nouveauté, le sentiment



Suite de nombres peinte sur toile de Roman Opalka (1931-2011).
Matérialisation du temps avec la peinture...

envahit le rationnel. Si les ordinateurs et tout cet appareillage sophistiqué qui s'appelle informatique ne sont pas vivants, mais sont pré-construits afin de répondre à un certain type de questions qu'on leur pose, il n'en est pas de même pour l'homme. Encore, la modernité modifie-t-elle l'humanité. L'environnement technologiste, par feed-back, modifie l'humain alors que c'est l'humain qui l'a constitué. Le meilleur des mondes peut être soupçonné comme uniquement fait de concepts, de réponses parfaitement adaptées aux questions posées, où les questions inutiles ont disparu, sorte de monde reposant où ne subsiste nulle angoisse. Faute de pouvoir répondre aux questions posées par les inconceptualisables, l'on fait comme s'ils n'existaient pas.

d'un surgissement imprévisible. L'imprévu est une mauvaise surprise mais la logique du concept a tôt fait de l'analyser et, donc, de l'expliquer. L'imprévisible est le sentiment d'une mise en échec de cette logique du concept. Le sentiment d'imprévisible confine au sentiment de surprise.

La modernité s'est donnée peu à peu une ontologie beaucoup plus complexe et subtile que l'ontologie de l'antiquité. La matière était vécue dans l'antiquité comme une opacité fondamentale, une sorte de résistance irrationnelle, et ceci parce qu'elle était d'abord appréhendée à partir du corps. La Science s'est construite contre la Philosophie. La cosmologie d'Aristote, qui a subsisté tant bien que mal jusqu'au XVI^{ème} siècle, admet que la terre est au centre de l'Univers, qu'elle est



Chronophotographie, Georges Demeny (1850-1917)

plate, qu'il y a certes des astres mobiles mais que tout s'arrête aux étoiles fixes ; qu'y a-t-il au-delà de ces étoiles fixes ? Rien. Le néant est identique à l'infini, sorte de milieu indéterminé dont il n'y a rien à faire ni à penser. Il n'y a pas, dans l'antiquité, de problématique de l'Art. L'Art est imitation, reproduction. Il relève de technicités plus ou moins précises.

La modernité manifeste dans ses productions une unité alors même que les diverses activités humaines semblent séparées. Tout se passe comme s'il y avait un « air du temps », une sorte de milieu porteur, qui exclurait certaines idées et en ferait apparaître d'autres, transmettrait des informations et surtout des exigences, permettant l'émergence de projets et de créations. Qu'y a-t-il de commun entre la mutation picturale nommée « impressionnisme » (fin du XIX^{ème} siècle) et la révolution scientifique de la même époque ? Une intelligence nouvelle de la lumière apparaît. Qu'y

geait, par opposition, la fiction de l'âme, chargée d'animer le corps, mais surtout de le transcender. Il fallait que l'âme soit immortelle. Or le corps d'un individu humain est un ensemble, infiniment complexe, de forces, dont l'individu lui-même n'est que très partiellement conscient. L'artiste original fait apparaître un « rayon spécial » (Proust), imprévisible, donnant un monde tel que l'on n'en a jamais vu. Qui est Van Gogh ? Conceptuellement, il est un nom, un prénom, une nationalité ; son corps a voyagé ici ou là. Mais Van Gogh est un ensemble de touches de couleurs, infinitésimales, qui a permis le surgissement d'un monde. La volonté n'intervient pas dans l'acte créateur. Plus exactement, la volonté est une illusion. L'individu qui a de la volonté se donne une représentation du but à atteindre, laquelle représentation cause et stimule l'ensemble des actes dits volontaires. Mais pourquoi cette représentation est-elle à ce point motrice ? L'individu sans

a-t-il de commun entre les œuvres impressionnistes des peintres et l'œuvre de Proust, tout entière de langage ? La mutation ontologique qui oppose la modernité à l'antiquité manifeste le passage d'une ontologie de la chose opaque, lourde, à une ontologie de la transparence et de la relation. Le corps de l'être humain a longtemps été conçu comme une chose, limitée par la peau, que la mort rendait inerte ; c'est cette conception qui exi-



Enclos au jardin de Vincent van Gogh (détail) ; huile sur toile (1888).

volonté ne se donne pas cette représentation, ne peut se la donner, ne cherche pas à se la donner. Il y a là une problématique relevant de la vie personnelle. C'est un ensemble de forces extérieures au sujet qui dynamisent ou non le sujet. Le

du vivant, ce qui permet de prolonger la vie, de limiter la souffrance et même de modifier le vécu psychique (usage des antidépresseurs). Une chimie très subtile apparaît, étudiant l'infinimental du métabolisme. Cependant, il faut bien avouer



Mur de boîtes métalliques (empilées et numérotées comme au crématorium...) de l'exposition *Personnes*, Christian Boltanski au Grand Palais, Monumenta 2010.

concept est encore intervenu, pour promouvoir ce qui s'appelle la lucidité. Pour ce qui est de l'Art, il n'y a pas de représentation préétablie à l'œuvre. L'œuvre se fait peu à peu. Elle n'est jamais finie. « Un sonnet terminé est un sonnet abandonné » disait Valéry. On ne devient pas créateur en le voulant. Beaucoup de gens ont ce désir en considérant les avantages donnés par la création, l'argent, la célébrité etc. Mais la représentation de ces avantages est sans effet sur le processus de création. La création ne connaît pas le détour. Il semble que toute impureté la brise.

Nous avons vu qu'une négation ouvrait un champ de possibilités mais qu'elle gardait son sens à l'intérieur d'un domaine de vérité déterminé. Nier le fini ouvre un champ de possibilités

infini et la négation y conserve son sens. La problématique de la création confine à la problématique de l'individu, limite du divisible. L'individu humain est un corps. « Tu es corps de part en part » (Nietzsche). Ce corps est connu de plus en plus finement (par des concepts) par les sciences

les génies « confirmés », le génie se perd parfois et réapparaît (ou ne réapparaît pas).

Enfin, le travail ne suffit jamais à faire une œuvre géniale. Il n'y a pas de recette à la création, pas de chaîne de fabrication qui obéirait à une logique préétablie.

Il semble que ce soit le futur qui aspire le présent et le passé.

Nous disions qu'il y avait un « air du temps », sorte de milieu porteur de l'humain, analogue à un système d'ondes, qui lierait l'ensemble des sciences, l'Art, mais aussi les idéologies politiques, morales, religieuses.

Ce n'est pas parce que les canaux de communication de ce milieu ne nous apparaissent pas qu'ils n'existent pas. ■

que l'on ne voit pas le rapport de ces formules très complexes et de la création. Si l'on adopte, relativement à la causalité, la perspective universaliste de Leibniz, l'on admettra que le génie est l'émergence, l'absolue nouveauté, consécutive à un faisceau de forces infinitésimales. Il n'y a pas de hasard dans la perspective leibnizienne. Ainsi s'expliquent tous les avatars de la génialité. Un individu peut n'être génial qu'à un seul moment de son existence, parfois très court. Chez



Professeur de Philosophie et de Psychologie aux Écoles Normales de Dijon et de Mâcon puis à l'IUFM de Dijon et également professeur en classes préparatoires aux Hautes Études Commerciales et à l'École Supérieure de Commerce de Dijon, Denis Prost est également l'auteur d'une quarantaine d'articles publiés aux Éditions Ellipses à Paris.

Parmi eux : *Qu'est-ce que parler ?* (1986), *La nostalgie de l'animalité* (1990), *Le pouvoir de l'infini* (1994), *Pouvoirs de l'accélération – Le paradoxe de Langevin* (1998)... Il a en outre publié dans la revue de l'IDATE *Le rôle de l'ordinateur dans la conceptualisation et la mémorisation* (Montpellier, 1986).